

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

FANTASTIQUE
HISTOIRE D'AMOUR

*

SOPHIE DIVRY

FANTASTIQUE HISTOIRE D'AMOUR

Roman

Volume 1



VOIR DE PRÈS

Pour l'écriture de cet ouvrage, l'autrice a bénéficié d'une bourse du Centre national du livre.

Sophie Divry est représentée par l'agence littéraire Le monte-charge culturel.

© 2024, Éditions du Seuil.

© 2024, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-724-5

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

LIVRE 1

LA COMPACTEUSE

La part la plus vraie de l'existence, la plus intense, gît dans l'ombre comme un fauve tapi dans les buissons.

Robert Alexis, *Le Majestic*

Cependant je veux insister sur le fait que l'amour est plus fort.

Pape François, *Laudato si'*

CHAPITRE 1

BASTIEN

J'ai de la chance, ce matin elle est là. Le teint mat, un air sérieux, des cheveux bruns. Elle est protégée des pieds à la tête contre le froid, elle porte un bonnet. Pour ne pas la déranger, je me suis caché derrière un arbre. À vrai dire, ce n'est pas elle qui m'intéresse mais ce qu'elle fait. Oh, ce n'est presque rien, un geste, un détail, mais il fait passer un brin de lumière dans la grisaille de ma vie. Alors chaque fois que je me rends tôt le matin au parc de la Tête d'Or, je viens voir près du cèdre du Liban si elle est là.

C'est comme une cérémonie, toujours la même.

De sa poche elle sort ce qui doit être des graines, qu'elle place sur sa main droite. Elle lève la main à hauteur de son épaule,

elle ouvre la paume bien à plat. Puis elle se fige, le menton haut, sans bouger. Elle attend une ou deux minutes mais guère plus. Soudain une mésange jaillit du cèdre et vient se poser sur le bout de ses doigts. De son bec elle attrape une graine et repart. J'ai le cœur à l'arrêt, toutes pensées suspendues. Un autre oiseau s'approche. Il se sert et repart.

Cela dure à peine une seconde mais cette seconde me bouleverse. Peut-être que cette fille a un secret pour attirer ainsi les oiseaux. Au parc, les mésanges ne s'approchent jamais de moi ; elles sont sauvages et c'est bien normal. Avec cette fille, c'est différent. Je ne sais par quel mystère elles lui font confiance. Elle a dû mettre des années pour gagner cette seconde de contact. Quel contact il me reste, à moi, alors que plus personne ne me prend par la main dans un parc ?

Si je n'avais pas arrêté de fumer, Isabelle serait peut-être toujours avec moi. Mon sevrage tabagique rendit plus exécration

encore mon caractère. Mais je compris trop tard une chose trop simple : une femme qu'on ne rend pas heureuse vous quitte. L'aspiration au bonheur individuel est supérieure à la force de l'amour – peut-être pas à l'amour filial, mais à l'amour conjugal, c'est sûr. Pourquoi est-on amené à choisir entre le bonheur et l'amour ? Quand cela a-t-il commencé pour nous ? Depuis deux ans, je suis seul et je n'ai pas de réponse à ces questions. Les placards de mon appartement sont restés à moitié vides ; ils ressemblent à ces nids secs qu'on trouve sur les branches basses des arbres. Je me suis fait plaquer. Je mange des plats surgelés. Mais je n'ai pas repris la cigarette, je suis un homme fier.

Maintenant je bois.

On a tous besoin de drogues. Les gens paraissent normaux comme ça, mais ils ne le sont pas. L'un dort avec des couteaux sous son oreiller, l'autre est persuadée que dans trois ans les élections seront interdites en France, le troisième a des sueurs froides si

un placard reste entrouvert. Dès qu'on gratte un peu, on s'aperçoit que les gens ont des failles terribles, des béances qui les rongent et qu'ils essaient de contenir. Ils y arrivent à peu près tant qu'ils sont jeunes mais, au fil des années, la résistance s'affaiblit et ils craquent.

Sans parler des traumatismes abominables qu'on découvre quand on les fait parler de leur enfance.

Voilà comment nous vivons tous. Quelque chose cogne à la porte durant des années, mais nous ignorons ce qui cogne. Cette angoisse que je porte en moi, je la vois partout en ville. Sur ces bâches publicitaires où une jeune fille béate lape un yaourt vanille, dans ces dojos où s'étirent les femmes en âge de cancer, dans ces salles de sport où se réfugient les cadres. Jusque dans cette manière de saisir notre téléphone pour pallier l'absence la plus brève... N'est-ce pas la preuve de l'angoisse dans laquelle nous vivons tous ? Je ne suis pas plus malin qu'un autre. Personne en avançant en âge ne peut

en être exempt – et comment, sans drogues, pourrais-je m'en prémunir ?

Ce jour-là je m'étais réveillé peu après 4 heures du matin. Depuis qu'Isabelle était partie, je dormais mal. J'avais pris le premier métro et fait l'ouverture du parc de la Tête d'Or.

De la brume s'échappait de la surface du petit lac ; l'eau était restée plus chaude que l'air. Les arbres avaient perdu leurs feuilles. Ils attendaient dans leur immobilité le soleil prévu dans la journée ; ils attendaient la neige qui viendrait peut-être cet hiver. La vue de la neige est une des rares choses qui me rendent heureux. Mais nous n'étions que début décembre et j'avais peu d'espoir.

Quand j'avais 20 ans, je croyais que toute souffrance était guérissable. Depuis que je me suis fait plaquer, j'ai toujours des anxiolytiques sur moi et des bières dans mon frigo. Cela dit, les levers de soleil au parc restent le meilleur rempart contre ce qu'on appelle pudiquement les « pensées noires ».

Autour des berges du lac, des petits plis apparaissaient sur l'eau, telles des rides qu'on pourrait enlever d'un simple revers de la main. Un joggeur avec des oreillettes Bluetooth courait sur l'allée goudronnée. Un retraité promenait un chien jaune. De la buée s'échappait de ma bouche.

C'est toujours le matin que mes pensées noires sont les plus accablantes. Le matin, rien ne vaut la peine, je suis l'homme le plus nul du monde, la vie m'apparaît comme un long dimanche pluvieux.

Mais nous n'étions pas dimanche. Nous étions jeudi, une journée de travail m'attendait. J'étais content de la commencer avec la fille aux mésanges. Je la regardais sans bouger – je ne suis pas du style à aborder les femmes dans un espace public. Les mésanges voletèrent encore quelques minutes autour d'elle. Puis, comme chaque fois, elle se frotta les mains l'une contre l'autre, replaça son bonnet et partit pour son jogging.

J'avançai et me plaçai à mon tour sous le cèdre. Mais les oiseaux avaient disparu.

Ils m'ignoraient comme Isabelle m'ignorait à présent. Les idées noires revinrent s'agripper à moi.

Il était presque 8 heures. Les promeneurs de chien se faisaient plus nombreux. Deux cyclistes s'embrassaient devant la sculpture de faune avant de partir chacun de son côté. Un père remettait des gants sur les mains de son enfant. Il reste de l'amour dans nos villes, mais il n'est pas pour moi.

Je repris le chemin du métro. Je bus un café dans un bistrot, mangeai un croissant, feuilletai les journaux. La ville bruissait de moteurs ; les voitures et les vélos se disputaient la place sur le bitume. Les parents amenaient leurs enfants à l'école, les mères tirant sur leurs bras en disant Dépêche-toi. Et les enfants passeraient de la tyrannie de leurs parents à celle de la classe. Qu'on laisse les enfants tranquilles. Ma misanthropie me reprenait tel un liquide corrosif. Je suis content de ne pas avoir d'enfants. J'aurais été un père mauvais.

Je m'appelle Bastien Fontaine, j'ai 41 ans

et je suis inspecteur du travail. Mon métier consiste à faire respecter le Code du travail dans les entreprises. Nos bureaux sont situés à Villeurbanne dans un immeuble dont la moquette ne s'est jamais remise du passage à l'euro. J'ai trois collègues, Guilaine, Éric et Ludivine, à qui je n'avais guère l'habitude de parler avant de me faire plaquer, mais depuis je fais des efforts pour ne pas rompre tout lien avec le grand brocoli de l'espèce humaine.

Cette journée aurait dû être une journée ordinaire. Une journée de décembre plutôt ensoleillée, et même agréable, avec une promenade au parc le matin, la routine des contrôles, deux à trois bières le soir. Il en fut autrement.

Il était 17 heures. J'étais en train de faire le point avec Guilaine quand le commissariat central m'appela. Un accident du travail mortel venait d'avoir lieu dans une entreprise de Vénissieux – sur mon secteur. Un ouvrier s'était fait broyer dans une compacteuse hydraulique. Je quittai mes collègues dans